



JOURNAL HUMORISTIQUE

ABONNEMENT { UN AN, 50 Centins  
SIX MOIS, 25 "

H. BERTHELOT, Redacteur

BUREAU : 1786 RUE STE-CATHERINE  
Entre les Rues Sanguinet et Ste-Elisabeth

LES TROIS MOUSTIQUAIRES  
POUR RIRE

(Sujet à la censure du Recorder)

CHAPITRE XIII.

OU LE DÉTECTIVE TREMPE FAIT UNE ÉTRANGE DÉCOUVERTE.

Laissons Felton dans son cachot et voyons ce qui se passe dans le bureau des détectives.

Les moyens d'existence du prisonnier paraissent problématiques. Il n'avait aucune profession avouable, cependant il avait quinze dollars dans sa poche.

Jamais les limiers de la police n'avaient eu occasion de le filer sous soupçon de vol. Les documents contenus dans son portefeuille pouvaient peut-être écarter un coin du voile mystérieux enveloppant son existence.

Le détective Trempe se fit prêter le portefeuille par le sergent de service, et procéda à un examen minutieux des papiers de Felton en compagnie d'Aramis. La lecture d'une lettre signée par Milady Mordante mit la puce à l'oreille du détective. Felton, qui devait être le confident et l'âme damnée de milady, y recevait des instructions au sujet de son voyage à Mascouche. Elle lui disait d'acheter du père d'Artagnan, à n'importe quel prix, un petit paroissien romain à fermoirs argentés. Lorsqu'elle serait en possession de ce livre elle découvrirait un secret qu'elle cherchait depuis longtemps. S'il n'avait pas assez d'argent pour le prix d'achat et ses frais de voyage, il n'avait qu'à télégraphier à Montréal. Milady se chargeait du reste.

—Oh! oh! fit le détective. Il y a quelque chose là-dessous. Felton parlera-t-il? Non, c'est évident. Il saurait que la police a examiné ses papiers. Il faut qu'il ignore ce détail. J'ai une idée. Ne soufflez pas un mot à qui que ce soit de ce qui vient de se découvrir ici. Laissez-moi faire.

—Mais il y a une chose que j'ai oublié de vous apprendre, interrompit Aramis. Le constable Porthos est un des amis intimes de Milady Mordante. Comment se fait-il qu'elle ne lui ait pas confié cette mission délicate?

Milady connaît son Porthos comme nous, reprit le détective. Elle sait qu'il aime à lever le coude un peu souvent, et que lorsqu'il est émêché il a langue trop longue. Du reste, elle a d'autres raisons que je vous expliquerai plus tard. En attendant, plus un mot de cette affaire. Ne jurez pas fort ce matin devant le recorder dans l'affaire de Felton. Il faut qui se claire à bon marché et qu'il puisse prendre le train de 8.45 pour aller à Mascouche. Je serai sur le même train et je le filerai jusqu'à ce qu'il ait mis la main sur le livre mystérieux du père d'Artagnan.

Aramis sortit ensuite du bureau privé des détectives, remit son ceinturon et alla reprendre son quart sur la rue Craig.

En sortant du poste central Aramis



UN PATINAGE DANGEREUX

Ouimet, Caron et Angers ont patiné sur une glace trop fragile.

SIR JOHN : — Mes amis, tirez vous en comme vous pourrez. Moi, je me retirerai sur ce banc de neige.

rencontra d'Artagnan montant la garde devant le monument Nelson.

D'Artagnan l'appela et lui demanda s'il y avait une arrestation dans une ruelle aboutissant à la rue Craig.

—Oui, et c'est moi qui l'ai faite, répondit Aramis.

—Comment vous? N'avez-vous pas reconnu le *bummer* qui est venu chez Madame Bonnacieux pour lui apporter une lettre de son mari qui est en bas?

—Oui, mais on a eu sacrement de la difficulté à savoir son occupation. Il se disait agent.



FELTON.

—Quel nom a-t-il donné?

—Son nom véritable, Felton. C'est un *métif* Irlandais qui ne sait pas un mot d'anglais. Felton est bien connu de la police. Sa figure est familière au recorder.

—Savez-vous une chose, Aramis?

—Eh ben!

—Eh ben! c'est moi qui ai donné des *black eyes* à Felton. Le maudit prenait bien mon nom, probablement

dans quelque mauvais dessin. C'est ce Felton qui m'a volé la lettre de recommandation du curé de Mascouche. Pourquoi? C'est ça qui m'embrouille.

—Dans tous les cas, Felton aura son procès demain matin devant le recorder.

—Me conseillez vous de venir jurer contre lui. Au besoin, je puis faire de rûdeux de serments. C'est pour ça que je cherche à entrer dans la police.

—Ce serait plus prudent pour vous de ne pas vous montrer en cour demain matin. Mon prisonnier pourrait bien se mettre dans le coco l'idée de vous compromettre en vous accusant d'assaut avec intention de vol. Par prudence, il ne pas faut qu'il vous voie demain. Un autre s'est chargé de faire le biscuit à maître Felton. C'est un détective qui n'est pas manchotte. Bonsoir, je vous lâche ici.

D'Artagnan s'éloigna et revint prendre son quart près de la colonne de Nelson, épiant les mouvements de tous les passants suspects.

Sa première nuit de service ne fut pas trop ennuyante.

Passé minuit la rue Notre-Dame était déserte.

Notre héros pour tuer le temps était entré en conversation avec deux cochers qui roulaient au *quiers* pour leur bourgeois avec un agrès de nuit.

Afin de se mettre dans les bonnes grâces de ses nouvelles connaissances il leur avait payé la goutte dans une buvette des environs, les cochers lui ayant enseigné le secret d'y entrer après les heures règlementaires.

Pour lui rendre sa politesse, les cochers sortirent leurs blagues et lui offrirent une pipée d'excellent tabac *Queensel*.

Laissons causer ces messieurs pendant le reste de la nuit, et voyons ce qui se passe au poste de police.

Felton étendu sur les planches fraîchement lessivées de sa cellule, n'avait pu fermer l'œil avant minuit à cause du tapage que faisait la Bande de la Police. Elle exerçait un nouvel air pour sa prochaine sortie le jour de la St.-Patrice.

A cinq heures et demie l'aurore aux doigts de rose déboutonna et fit tomber le manteau de la nuit et le soleil se leva radieux à l'horizon en arrière de la montagne de Saint-Hilaire.

Un long filet de lumière passant à travers les barreaux de la fenêtre éclaira l'entrée du cachot de Felton.

Felton se réveilla, dévoré par une soif ardente.

Il agita la porte de fer de la cellule et l'homme de réserve portant un troussseau de lourdes clés d'acier à sa ceinture fit son apparition dans le passage.

—Qu'est-ce que vous me voulez? demanda Martel.

—J'ai une soif de chien. Pouvez-vous m'apporter un verre d'eau.

—Il n'y a pas de verre pour les prisonniers. Attendez un peu.

L'homme de réserve ouvrit la porte du cachot.

—Sortez, dit-il, allez à la pompe au fond du passage. Là vous boirez à votre goût.

Felton sortit et but à long traits dans une grande tasse en ferblanc attachée à l'évier par une longue chaîne d'acier.

Pendant que Martel le faisait rentrer dans sa cellule il fut informé par Aramis, de retour de son service, qu'il pourrait avoir un procès privé devant le recorder s'il voulait plaider coupable de vagabondage.

—Ça me va, répondit Felton.

(A suivre.)

Petites beautés de la langue française :

Pourquoi dit-on, lorsqu'il y a froid entre deux amies, que le torchon brûle?

Pourquoi n'appelle-t-on pas *eaux dormantes* les fleuves qui ne sortent jamais de leur lit?

Le propriétaire de Tata vient lui réclamer trois termes arriérés. D'un air digne et persuasif, il ajoute :

—Vous devriez cependant comprendre, mademoiselle, que celui qui paie ses dettes s'enrichit!

Tata, après avoir lancé une bouffée de sa cigarette au plafond :

—Oh! monsieur... je ne suis pas ambitieuse!

AUX AGENTS

Le CANARD est vendu aux agents et marchands de journaux à raison de huit centins la douzaine. Les numéros non vendus ne seront pas repris. Les commandes devront être adressées au No 1786 rue Ste-Catherine.

Les timbres-poste seront reçus pour des montants au-dessous d'un dollar,

BUREAU DU "CANARD"  
No 1786 rue Ste Catherine,  
Près de la rue Ste-Elizabeth.  
Montréal, Février 1894.

## AVIS IMPORTANT

AUX AGENTS

MESSIEURS,

Nous attirons spécialement votre attention sur un changement survenu dans l'administration du *Canard*. La circulation du journal s'étant développée considérablement depuis quelques semaines, M. Berthelot se trouvait dans l'impossibilité de rédiger le journal et de l'administrer en même temps. M. A. P. Pigeon est aujourd'hui le seul administrateur des affaires du *Canard*, à son bureau, No 1786 rue Ste-Catherine.

Nos agents de la campagne et des Etats-Unis devront, à l'avenir, solder leurs comptes le premier jour de chaque mois. Lorsque le montant de la facture sera au-dessous d'un dollar, des timbres de poste, canadiens ou américains, seront acceptés en paiement. Ces timbres devront être d'un centin, de deux centins ou de trois centins. Nous discontinuerons l'envoi du journal à tous les agents qui ne se conformeront pas à ces conditions.

Tout envoi d'argent devra être adressé 1786 rue Ste-Catherine.

A. P. PIGEON,

Administrateur.

Tél. 7121



## LE CANARD

MONTREAL, 3 MARS 1894

## SOCIÉTÉ DES PEIGNES

QUATRIÈME SÉANCE.

Lorsque le président prit le fauteuil à 7 p. m., un profond silence régnait dans l'assemblée. Les figures étaient mornes et abattues. La tristesse répandue sur les traits placides du doyen de la société disait qu'il avait une mauvaise nouvelle à leur communiquer.

S'étant laissé choir dans le fauteuil, M. Harpagon baissa la mèche de la lampe de manière à laisser l'assistance dans une demi-obscurité en harmonie avec la sombre nouvelle qu'il allait lui communiquer.

D'une voix brisée par son émotion mal contenue, le président dit :

"J'ai la douleur de vous apprendre une nouvelle navrante pour la Société des Peignes. Mme Baise-la-Piastre, l'épouse bien aimée d'un de nos membres les plus zélés, vient de rendre sa belle âme à Dieu après une longue et cruelle maladie. Trois ou quatre médecins à son marché ont été appelés à son chevet, et se sont accordés à dire que la science était impuissante à enrayer les progrès de son mal. Pour adoucir ses souffrances dans les dernières semaines de sa maladie les médecins avaient ordonné d'administrer à la malade une cuillère à soupe de brandy V. O. dans 3 cuillérées d'eau toutes les heures. Comme le brandy V. O. coûte \$2 la bouteille, M. Baise-la-Piastre a cru bien faire en remplaçant l'eau de vie par du rye et du brandy du cabarrouet de la rue des Commissaires. Cette économie a eu pour effet d'abrèger la durée des souffrances de Mme Baise-la-Piastre qui ignoraient la différence existant entre ces boissons. Mélon ce soir nos larmes à celles de notre sympathique confrère, M. Baise-la-Piastre."

Avant de procéder à l'ordre du jour il serait sage de passer un vote de condoléances à l'occasion du deuil qui frappe notre société.

M. Lalésine, secondé par M. Fesse-Mathieu, propose qu'il soit résolu

1. Que la Société des Peignes est profondément affligée par la mort de Mme Baise-la-Piastre, et qu'elle exprime ses sentiments à celui de ses membres qui a été si cruellement éprouvé.

2. Que les Peignes assisteront en corps aux funérailles de la défunte qui seront faites par l'Union des Prières dont elle était membre.

3. Que les Peignes se rendent à pied au lieu de la sépulture.

4. Que les Peignes par respect pour sa mémoire porteront le deuil pendant un mois avec les crêpes qu'ils ont collectionnés aux enterrements de leurs connaissances et amis.

5. Que copie des présentes résolutions soit transmise à la famille de la défunte et publiée dans LE CANARD.

Ces résolutions sont passées à l'unanimité et le président appelle l'ordre du jour.

Le premier ordre est la considération du rapport du comité des logements, resté sur la table à la dernière séance.

M. Serre-la-Poigne, tout en adoptant les conclusions du rapport tel qu'il est présenté à la société, voudrait y introduire un amendement à l'effet de permettre aux membres de se loger où bon leur semblera, si les prix ne sont pas trop élevés. Il suggérerait à la société de prendre ses repas et sa pension avec lui dans une maison de la rue Sanguinet, où le prix n'est que de \$8 par mois. Dans cette maison on vit comme en famille. Pas d'étiquette à suivre, pas de serviettes à table. La maîtresse a un gros chien à laine qui se promène autour de la table dans la salle à manger pendant chaque repas. Les pensionnaires essuyent leurs couteaux et leurs fourchettes sur le chien. Tous les dimanches le chien est lavé dans de l'eau chaude et ça fait de la soupe. Les pensionnaires couchent en cuillère, trois dans le même lit, ce qui cause une économie dans le chauffage pendant l'hiver.

M. Rongeliard abonde dans le même sens que le préopinant.

Après un court débat le rapport est adopté tel qu'amendé par M. Serre-la-Poigne.

Le comité du musée présente un rapport spécial disant que le Musée Lasalle étant mis en liquidation, le public pourra dans quelques semaines le visiter *gratis* pendant un couple de jours, au lieu de payer 25 cts d'admission.

Le rapport est adopté, et il est résolu que les Peignes visiteront le Musée Lasalle en corps le premier jour où l'entrée sera gratuite.

Le secrétaire donne lecture d'une requête signée par cinq Peignes de la ville de Joliette demandant leur admission dans la société comme approbanistes. Ils se déclarent prêts à se conformer à toutes les clauses de la charte qui leur sera prêtée par la société de Montréal.

Pour se préparer à être admis membres les Peignes de Joliette se réunissent deux fois par semaine dans la librairie de M. Gervais, où l'on râfle des orguinettes et des chromos.

La requête des Peignes de Joliette était accompagnée d'une résolution adoptée à la dernière séance. Ils décidaient qu'ils partiraient de l'Hotel Riopel pour tenir leurs assemblées dans la cave de feu le Docteur Laurier. Ils utiliseraient le tuyau de renvoi de la vapeur du moulin pour chauffer la salle des séances sans qu'il leur coûtât un centin.

La lettre reste sur la table en attendant qu'un sous-comité fasse un rapport sur la qualification des futurs membres.

Le président dit que l'ordre du jour suivant est une discussion entre les membres sur les moyens les plus efficaces d'économiser les victuailles dans les familles.

La parole est prêtée à M. Grippe-Sou

qui explique à la société les différents moyens auxquels il a recours pour diminuer le budget de la mangeaille. M. Grippe-Sou a deux enfants, âgés de trois et quatre ans. Vingt minutes avant les repas il donne à chacun de ses mioches un petit morceau d'un gros bâton de réglisse noire. C'est un antidote des plus sûrs contre l'appétit qui est coupé complètement au moment du repas. Il a un autre truc. Le samedi soir il arrive à la maison avec quatre bouts de saucisse canadienne. A l'heure du souper il réunit ses enfants et leur dit : Voici deux sous pour chacun de vous, si vous voulez vous coucher sans manger. Les enfants acceptent les deux sous et vont se coucher l'estomac vide, se promettant d'acheter du nanan le lendemain matin. Le dimanche matin il leur dit : Voici de la bonne saucisse. Celui qui me donnera deux sous en mangera. Les enfants qui ont l'estomac creux, rendent les deux sous et mangent chacun un bout de saucisse. N'est-ce pas là un moyen excellent de faire des économies domestiques ?

Toute la société applaudit l'idée de M. Grippe-Sou et se promet d'en tirer profit.

Le secrétaire reçoit instruction d'écrire une lettre aux propriétaires de la *Presse*, de la *Minerve* et du *Monde* leurs demandant de faire parvenir à la société une liste de tous les employés du gouvernement, cabaleurs d'élection, avocats et autres qui se font donner *gratuitement* tous les jours une copie des journaux sus-mentionnés.

Les noms de ces messieurs seront inscrits sur la liste des Peignes de corne en attendant qu'ils soient promus à des degrés plus élevés.

L'ajournement est ensuite voté.

Le président, avant de sortir de la salle, vide le seau d'eau dans le poêle pour économiser le combustible.

## UNE CAUSE CELEBRE

LE CANADA REVUE VS. MGR. FABRE—TEXTE DU JUGEMENT.

Le CANADA tient à donner à ses lecteurs la primeur des grandes nouvelles du jour.

Il leur présente aujourd'hui le texte du jugement qui doit être rendu l'automne prochain dans la cause des propriétaires du *Canada Revue* contre Sa Grandeur l'Archevêque de Montréal.

La cour supérieure a rédigé sa décision comme suit :

La cour après avoir entendu la plaidoirie contradictoire des avocats des parties sur le fond du procès mû entre elles, pris connaissance de leurs écritures pour l'instruction de la cause, dûment considéré la preuve et délibéré.

Considérant que les demandeurs ne pouvoient en dommages à raison de l'interdiction de leur publication par les autorités religieuses et que le montant des dits dommages est excessif en proportion des blessures faites à leur sensibilité ;

Considérant que le directeur du *Canada Revue* n'a pas établi par son enquête qu'il avait cessé d'appartenir à la religion catholique par un acte d'apostasie en règle et qu'il était sujet à la censure de son ordinaire pour des attaques répétées contre le clergé ;

Considérant que le dit directeur du *Canada Revue* n'a été aucunement maltraité par le défendeur ;

Considérant que les doctrines de l'église définissent la manière dont doivent être traitées les brebis galeuses dans un troupeau, attendu que le bon berger cherche toujours à soigner la dite brebis galeuse en la confiant aux soins d'un vétérinaire et en ne la faisant rentrer dans le bercail que lorsqu'il est parfaitement guérie, et attendu au contraire que le berger mercenaire porte la brebis galeuse au fabricant de béton, de saucisse et de "fluid beef" et la vend à vil prix ;

Considérant que le directeur de la *Canada Revue* faisait encore partie du troupeau

du défendeur et qu'il n'a été maltraité en aucune façon ;

Considérant que le dit défendeur a surabondamment prouvé qu'il était seul juge des conseils qu'il doit donner aux fidèles de son diocèse sans consulter les avis des dits demandeurs ;

A ces causes la cour renvoie l'action des dits demandeurs, et les condamne à payer les frais de l'action telle qu'intentée avec dépens et distraits en faveur des avocats du défendeur.

## UNE ERREUR DU TELEPHONE

L'autre jour l'avocat Ixe téléphonait au Docteur Z :

—Docteur, est-ce vous ?

—Oui.

—C'est pour ma femme. Elle est bien souffrante. Elle a un grand mal de tête et une forte fièvre. Elle me dit qu'elle croit que c'est une attaque de grippe. Dites-moi, s'il vous plaît, ce qu'il faut que je fasse avant que vous veniez la visiter demain matin.

Alors la jeune fille du bureau central du téléphone change par inadvertance la connection.

Monsieur Ixe est stupéfié en recevant la réponse suivante qu'il croit venir de son médecin :

—Ce soir, vous la viderez complètement. Vous la laisserez refroidir. Vous fermerez toutes les connections et vous l'emplirez avec de l'eau froide. J'arriverai demain matin à dix heures avec ma pompe. Ça sera l'affaire de quelques minutes seulement.

La réponse qu'avait reçue M. Ixe était celle destinée par M. Champagne, l'inspecteur des bouilloires, à un manufacturier qui parlait de faire éprouver sa chaudière.

Monsieur Ixe n'a pas encore compris la nature de cette étrange erreur.

## ENTRE DEMOISELLES.

Deux anges, l'une portant une robe grise et l'autre un costume brun, se rencontrent dans un tramway de la rue St-Denis.

Elles ne s'étaient pas vues depuis des années. Elles en avaient long à se conter.

—Avez-vous appris la nouvelle ? fit la robe grise, René de Vieille Roche épouse Blanche.

—Vous ne dites pas ça ! Est-ce réellement le cas ! Contez-moi donc ça.

—J'ai eu des renseignements de plusieurs personnes, et je dois dire que Blanche est mal tombée.

—Pourquoi ?

—Comment, vous ne connaissez donc pas ce M. Vieille Roche ?

La robe grise secoua la tête.

—Eh bien, c'est comme ça. Et ce n'est pas ce qui est le pire.

—Qu'est-ce qu'il y a encore ?

—C'est un vrai sportman.

—Récemment.

—Oui. Tout le monde le sait.

—Il parie sur les courses de chevaux et spéculé dans les *bucket shops*. Il boit.

—Oh, par exemple, non.

—C'est un fait. Il boit comme un poisson. La semaine dernière il a été transporté chez lui ivre-mort.

—Je ne puis croire ça.

—Mais c'est très vrai. On me dit que Blanche ne le croit pas non plus. N'avez-vous pas du chagrin pour elle ?

—Non.

—Peut-être ne mérite-t-elle aucune sympathie en acceptant un pareil mari. Quant à moi, je ne lui donne pas ma sympathie.

—Je ne crois pas qu'elle l'épouse, fit la robe grise.

—Pourquoi ?

—Parce que je dois l'épouser moi-même le mois prochain, je suis rendue à ma rue. Bonjour.

Ici les deux amies se séparent. Celle qui reste dans le tramway est plongée dans un abîme de stupéfaction.

Fumez le BLACKSTONE  
le meilleur Cigare à 5c.



Lorsque le CANARD aura fini la publication des *Trois Moustiquaires*. Il présentera à ses lecteurs comme feuilleton un nouveau roman à sensation intitulé le *Comte de Monto Christin*. Le drame se passera à Montréal.



MME. PICHÉE. Votre mari, madame Lanippe, est un véritable phénomène. Il est si perspicace. Rien ne lui échappe.

MME. LANIPPE.—C'est vrai, ma chère, il a un talent prodigieux pour tout observer. Il observe tout excepté le carême.



La scène est au restaurant du Chien d'Or à Québec.

LE CLIENT.—Où sont mon couteau et ma fourchette ?

LE GARÇON.—N'avez-vous pas commandé un steck tendre, monsieur ?

LE CLIENT.—Oui ; très certainement.

LE GARÇON.—Eh bien, monsieur, ici les stecks sont si tendres que vous les mangez avec une cuillère.



Emile Taupin est toujours galant avec les dames.

Il rencontre sur la plage de Trouville une vieille coquette et lui dit à brûle-pourpoint :

—Madame, vous rajeunissez tous les jours.

—Monsieur Taupin, vous vous moquez de moi.

—Allons, voyons, ne vous fâchez pas, mettons au lieu de tous les jours, tous les deux jours.



Entendu sur la rue Notre-Dame, en face du Palais de Justice.

PIERRE.—Dis-moi donc, pourquoi Baptiste est-il devenu si avaricieux sur ses vieux jours.

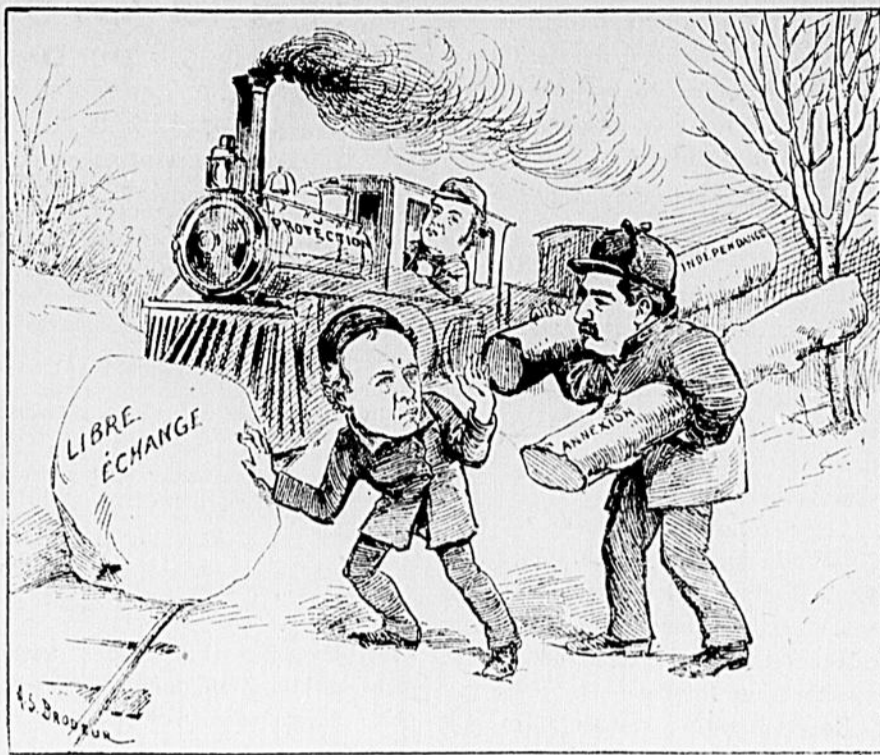
JOE.—Je vais t'expliquer ça, Baptiste a débuté dans la carrière de policeman, là il a appris à ne pas payer ses consommations dans les auberges ; il est devenu ensuite membre du parlement, cela lui a appris à ne pas payer sur les chemins de fer, finalement lorsqu'il s'est enrichi à *boodler*, il a trouvé le secret de ne pas payer ses taxes.

**Un marchand boycotté.** — Tous les fabricants de tabac de Montréal ont boycotté le vrai Brazeau, No 47 rue St-Laurent, près de la rue Vitré, parce qu'il coupe trop les prix du gros. Voyez ses prix : Stonewall \$3.30 par 100 ; Pegtop 3.25 par 100 ; Mungo 3.20 ; Monopole 3.25 ; Mild Havana 2.50 ; tabac McDonald, Navy 3 s, 4 s 45 cts la lb. Brunette Solace 44 cts.

A la porte d'un restaurant riche.

—Ayez pitié d'un pauvre malheureux qui...

—C'est inutile... je n'ai pas de sous... je n'ai que de l'argent !...



**A OTTAWA**

LAURIER — N'approche pas avec ces quartiers de bois. Je n'en ai pas besoin pour faire dérailler le train de Thompson. Tu ne réussiras jamais avec ça.

MERCIER — Ta boule de neige. Tu vas la voir voler au loin! lorsqu'elle sera frappée par la charrue. Tu vas voir ça.

**UN SCEPTIQUE**

Ti-Joe va régulièrement au catéchisme tous les dimanches après-midi depuis environ quatre mois, afin de s'inculquer les principes d'une morale sévère.

L'autre jour il disait à sa maman :

—Maman, est-ce que je n'ai pas été un vrai bon petit garçon depuis que je suis le catéchisme ?

—Oui, mon enfant, répond la mère.

—Et maintenant tu peux avoir pleine confiance en moi ?

—Oui, mon cher.

—Eh bien, reprit le futur homme vertueux, pourquoi en ce cas fermes-tu toujours à clef l'armoire aux confitures comme autrefois ?

**DÉPÊCHES SPÉCIALES**

Au "Canard."

Constantinople, 23.—La Sublime Porte a reçu aujourd'hui une proposition du comité du feu de Montréal demandant d'acheter les échelles du Levant. Le grand vizir consent à la vente pourvu qu'il y ait un pot de vin suffisant. On attend la réponse de Montréal.

Après une longue veillée passée à jouer aux cartes, ou assister à un spectacle, on a une fringale terrible. Où trouver quelque chose à se mettre sous la dent à deux ou trois heures du matin ? Parbleu, c'est bien simple. Joe Poitras is the man. Il tient le restaurant Petit Windsor au coin de la Côte St-Lambert et de la rue St-Jacques. Il a sur son menu, côtelettes, stecks, huîtres, homards, pâtés, etc. Joe n'écourche pas ses clients et il leur donne toujours satisfaction.

Rencontre dans la rue.

Une petite bonne tend la main à un lourdaud radieux endimanché :

—Eh ! c'est bien Vidolenc... Quel chic !

J'ai fait fortune à l'étranger ; j'avais une bonne plache chez des gens huppés.

—Frotteur ?

—Mieux que ça : profêcheur de franchises !

**Sticks** — Gravez-vous bien dans la mémoire ce qui suit : Celui qui a besoin d'un stick ou d'une canne élégante à pommeau d'or ou d'argent ou toute autre variété, les trouvera chez A. Nathan, 71 rue St-Laurent. Il les vend au prix du gros parce qu'il les importe lui-même.

**LES ÉCREVISSES CANNIBALES**

L'écrevisse jouissait déjà d'une réputation passablement croustillante. Certaines femmes lui mettaient volontiers sur le dos leurs faiblesses. Deux vers qui ont fait au moins le tour du demi-monde avaient d'ailleurs constaté et consacré la chose en ces termes :

Ne mangez jamais d'écrevisses  
En cabinet particulier...

Je ne sais au juste si les dites écrevisses comprenaient ce qu'on pensait d'elles, mais on pourrait le supposer, étant donnée la façon dont elles rougissent dès qu'on les introduit dans la civilisation, représentée pour elles par un court-bouillon.

Quoi qu'il en soit, en voici bien d'une autre, et toutes les vertus (?) prêtées, peut-être généreusement, au crustacé en question ne sont plus désormais que de simples péchés mignons.

Les savants, car cette fois, ce ne sont plus seulement les viveurs qui ont la parole, les savants nous en apprennent de belles sur son compte.

L'écrevisse ne serait rien moins qu'un animal des plus féroces, essentiellement cannibale, dévorant ses semblables avec un appétit, un entraînement dont les Caraïbes les plus anthropophages et les plus naufragés de la *Méduse* après vingt-cinq jours de jeûne n'ont jamais eu la moindre idée.

Voici comment un naturaliste a découvert le pot aux roses. Au mois de septembre 1892, il avait placé dans un bassin d'eau courante cent-soixante-cinq écrevisses mâles et juste autant de femelles. Une gigantesque partie carrée, comme vous voyez, où chacun avait sa chacune.

Le "menu" était, en outre, des plus soignés. Pendant tout l'hiver, on distribua aux écrevisses une nourriture aussi saine qu'abondante. Poissons, viande, pain, rien ne leur manqua. Il semblait donc qu'elles n'eussent absolument qu'à croître et à multiplier, selon le précepte de l'Évangile, et, au printemps de l'année suivante, lorsqu'on dessécha l'étang, on s'attendait à trouver le nombre des écrevisses considérablement augmenté.

**OPERA FRANCAIS**

DERNIERE SEMAINE DE LA SAISON

JEUDI — LES DRAGONS DE VILLARS — Mme DeGoyon.

VENDREDI — Bénéfice de l'Orchestre.

SAMEDI *Mutuelle* — LES DRAGONS DE VILLARS — Mme DeGoyon.

SAMEDI *Solo* — LES CLOCHES DE CORNEVILLE — Mmes Blonville et DeGoyon.

Corps de Ballet à chaque représentation.

Place de Location — Au bureau de l'Opéra Français et chez M. Hardy, rue Notre-Dame.

Va-t'en voir si elles viennent, Jean ! Les cent soixante-cinq mâles étaient bien toujours présents, solides au poste, engraisés même, mais on ne compta plus que cinquante-deux femelles. Il en manquait juste cent treize à l'appel.

Et ne supposez pas, je vous prie, que ces dames, dans un coup de tête eussent déserté l'étang conjugal.

Non, elles ne s'étaient pas offert la plus petite école buissonnière, je vous prie de le croire. Elles avaient été littéralement dévorées par leurs époux, et il en restait à peine quelques débris de carapaces absolument inutilisables.

Il paraît que, dans la gent écrevisse, le mâle aime tellement la femelle qu'il en mange, et que, même, il n'en laisse rien. On a pu observer comment ces animaux barbares font leur cour.

Quant ils en pincent, ils avancent sur-noisement leurs pinces, de vraies pinces sans rire, et erac, ils saisissent effrontément la jeune personne par la tête. D'un seul mouvement brusque, ils font alors sauter la carapace, et l'écrevisse femelle fournit généreusement le vivre et le couvert à l'écrevisse mâle, qui, fidèle jusqu'à la dernière miette inclusivement, ne lâche sa bien-aimée que lorsque tout est consommé.

Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

—Tout flatteur vit au dépens de celui, et surtout de celle, qui l'écoute.

—Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

—Tout flatteur vit au dépens de celui, et surtout de celle, qui l'écoute.

—Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

—Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

—Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

—Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

—Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

—Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

—Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

—Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

—Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

—Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

—Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

—Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

—Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

—Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

—Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

—Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

—Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

—Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

—Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

—Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

—Mais que voulez-vous ! il n'y a pas de bonheur parfait, fût-ce dans les ruisseaux les plus limpides, et c'est plus que jamais le cas de dire, après le fabuliste :

**Fumez le BLACKSTONE le meilleur Cigare a 3c.**

Au cercle :  
—Et de quoi est-il mort ?  
—Maladie de cœur, rupture...  
—D'un anév... ?  
—Non... d'un mariage.

Un fait-divers :  
" La rosière, dernièrement couronnée, et que nous ne nommerons pas, s'est noyée dans une rivière... en diamants. Son corps a été retrouvé à l'Élysée-Montmartre..."

**UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE**

POUDRES ORIENTALES

Les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le Développement et la Fermeté de la Poitrine chez la Femme, Santé et Beauté.

L. A. BERNARD, 1882 RUE STE. CATHERINE MONTREAL.



**PARC SOHMER**

Toujours un changement de programme pour les représentations du dimanche au Parc Sohmer. Dimanche dernier il y avait foule et dimanche prochain il y aura encore foule. Les tours de force des nouveaux gymnastes tiennent du prodige. La partie vocale du concert sera variée et des plus attrayantes. Il n'y a jamais de vieilles rengaines dans le programme du Parc Sohmer. Le pavillon est toujours chauffé à la température de l'été.

PHOTOGRAPHES ET PRESTIDIGITATEURS

UN TOUR DE ROBERT-HOUDIN

Ne trouvez-vous pas que les photographes deviennent terriblement encombrants? L'un deux ne s'est-il pas imaginé de photographier les mains d'un prestidigitateur en train d'escamoter une muscade? Il faut dire que les épreuves, obtenues à l'aide d'un chronophotographe, décomposent les mouvements par dixième de seconde et que ce procédé permet d'analyser le moindre geste des doigts et de suivre toutes les péripéties de l'escamotage.

Et bien! l'art de la prestidigitation est sorti victorieux de cette tentative de dissection; la succession des mouvements fixés par la photographie ne donne nullement l'illusion du tour exécuté devant les yeux. C'est que cette illusion ne résulte pas seulement de la perfection du doigté, mais surtout du boniment de l'opérateur: ce boniment, quand il est fait par un maître, équivaut à une véritable suggestion hypnotique. Le rôle d'un prestidigitateur est, avant tout, de savoir s'emparer de l'esprit de ses auditeurs, de se rendre maître de leur imagination, de les troubler, de les éblouir, de les affoler... Quand ils en sont là, il les a en son pouvoir et le plus simple tour de passe-passe leur paraît alors tenir du sortilège. C'est ce que Robert-Houdin appelait la prestidigitation de l'esprit. Il y excellait, d'ailleurs; et les plus étonnants de ses miracles ne sont point les expériences où il déployait toute sa science de mécanique et la merveilleuse agilité de ses doigts.

Il aimait à raconter une séance par lui donnée au château de Saint-Cloud, en 1846, devant Louis-Philippe et toute la famille royale: il avait accompli là le plus étonnant de ses tours, et il avouait que le succès qui en accueillit le dénouement était dû tout entier au soin qu'il avait apporté à en préparer la mise en scène.

Le roi l'avait charitablement prévenu, à l'avance, que ses petits enfants et lui-même feraient tous leurs efforts pour mettre le sorcier en défaut. Robert-Houdin se tint donc sur ses gardes et, après quelques expériences assez froidement accueillies, il passa à un tour qui devait ou lui aliéner définitivement ses spectateurs ou les livrer à sa merci, ravis et subjugués.

Il emprunta dans l'assistance sept ou huit mouchoirs de poche et, tandis qu'il en faisait un paquet, il invita les

jeunes princes à écrire chacun sur une carte l'endroit où ils désiraient que ces mouchoirs fussent invisiblement transportés. Dès que les différents votes furent omis, le roi en commença le dépouillement à haute voix:

—“Sur la pendule de la cheminée,” disait l'un.—C'est trop facile, passons à un autre.—“Sur le dôme des Invalides”—C'est un peu loin, non pas pour les mouchoirs, mais pour nous. Ah! voici qui vaut mieux:—“Dans la caisse de l'oranger dui est au bout de la grande allée, sur la droite”.—Ceci vous convient-il, monsieur Robert-Houdin?

Le prestidigitateur s'inclina.

—Voilà donc qui est convenu, reprit Louis-Philippe; mais vous me permettez d'envoyer quelques personnes à la caisse désignée, afin de la surveiller et d'éviter toute fraude?

Robert-Houdin y consentit en souriant: quand tout fut ainsi disposé, il s'occupa à faire partir les mouchoirs pour leur destination; il les plaça sous une cloche de cristal opaque, prononça quelques paroles magiques et souleva la cloche: les mouchoirs avaient disparu et, à leur place, se débattait une tourterelle, la traditionnelle tourterelle des physiciens, portant à un ruban, passé à son cou, une petite clef toute rouillée.

—C'est fort bien, dit le roi; maintenant, qu'on prévienne Guillaume, un des jardiniers, de faire immédiatement l'ouverture de la caisse de l'oranger.

Guillaume obéit; tous les jeunes princes, anxieux, l'avaient suivi au jardin. Il enleva soigneusement un des panneaux de la caisse, gratta la terre de ses mains, écarta les racines. Rien! Enfin, plongeant son bras bien avant dans la terre, il sentit tout à coup un corps dur qu'il retira non sans peine des fortes racines qui l'étreignaient. C'était un petit coffret de métal rongé par la rouille, qu'on rapporta triomphalement au château. Quand on l'eut bien nettoyé et frotté, on le déposa sur un guéridon, près du roi.

—Est-ce que les mouchoirs sont là? interrogea celui-ci.

—Oui, sire, et depuis fort longtemps.

—Comment! longtemps? Il y a à peine un quart d'heure qu'ils vous ont été confiés!

—Je puis, en tout cas, prouver à votre majesté que ce coffret, ainsi que ce qu'il contient, a été déposé dans la terre il y a soixante ans. Daignez l'ouvrir; vous en trouverez la clef au cou de cette tourterelle.

Le coffret ouvert laissa voir un pa-

Vin à la Créosote de Hêtre

Du Dr ED. MORIN

Remède Merveilleux et sans rival pour les Maladies des Voies Respiratoires.

Il guérit un mauvais rhume dans quelques heures. Il soulage une bronchite aiguë dès qu'il est employé. La consommation est prévenue par son usage.

Un homme bien connu du comté de Chicoutimi écrit ce qui suit:

Dr ED. MORIN & Cie, Québec, Messieurs, J'ai fait usage de votre "Vin à la Créosote de Hêtre" pour me guérir d'une bronchite qui m'affectait depuis longtemps. Je toussais presque continuellement et souffrais en même temps d'une oppression qui m'empêchait de dormir. Dès la première bouteille de votre Vin que j'employai, tous les symptômes que je ressentais disparurent et après un usage de quelques jours, j'étais tout à fait rétabli. Je ne cesse de recommander votre remède à tous ceux qui souffrent de la bronchite.

Croyez moi votre tout dévoué,

M. MARTEL,

Marchand de St-Jérôme.



quet enveloppé d'un papier ancien, jauni par l'humidité, moisi et cassé aux plis. Sur ce papier étaient écrits ces mots:

Aujourd'hui 6 Juin 1786.

Cette boîte de fer contient six mouchoirs et a resté placée au milieu des racines d'un oranger par moi, Balsamo, comte de Cagliostro, pour servir à l'accomplissement d'un acte de magie qui sera exécuté dans soixante ans, à pareil jour, devant Louis-Philippe d'Orléans et sa famille.

Robert-Houdin déplaça le paquet: il contenait les mouchoirs qui, quelques minutes auparavant, se trouvaient sur la table.

De bonne grâce, le roi s'avoua vaincu. On en a brûlé, disait-il, qui n'en ont pas tant fait!

En voilà de la magie blanche devant laque la photographie restera impuissante. Au fond de ce sortilège, il n'y qu'un simple tour de passe-passe, les mouchoirs, comme bien on pense, n'étant point sortis de la chambre; mais grâce à un art infini des préparations, le prestidigitateur avait su si bien distraire, dérouter, ensorceler les assistants, que leur intérêt était absolument détourné du très simple escamotage auquel se résumait son expérience.

A la gare du Nord, un commissionnaire se précipitant sur un Anglais qui descend de wagon:

—Monsieur ne veut pas se débarrasser de quelque chose?

—Yes... de vos...

Un correspondant nous demande de lui donner la définition du mot firimite. Voici:

"Firimite."—Minerais provenant des Montagnes Vertes et donnant les forces aux herbes indiennes du Dr. Geo. Tucker. A Paris on s'en sert pour faire des trottoirs. On n'y dit plus à faire des trottoirs, on dit à firimiter. A Montréal on fait des sidewalks, ce qui permet aux anglais de se promener au lieu de trotter comme les Français. Firimite est un mot indien, signifiant "inusable."

**AVIS**

L'abonnement au CANARD est de 50 cents par année payable d'avance; LE CANARD se vend 8 cts la douzaine aux agents, qui régleront leurs comptes tous les mois.

Tout envoi d'argent devra être adressé à

**A. P. PIGEON,**  
ADMINISTRATEUR,  
1786 rue Ste-Catherine.  
Entre Sanguinet et Ste-Elisabeth

**H. BERTHELOT,**  
Rédacteur.

Téléphone 7121.

En sortant de la Morgue: Une vieille dame demande à un carabin ce que l'on voit là dedans. —Corps bleus, morts bleus, ventres bleus! hurle le disciple d'Hippocrate dans l'oreille de la dame.

**JOHN A. BULMER & CIE.,**  
MARCHANDS DE BOIS DE SERVICE.  
Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc. Aussi, un grand assortiment de bois chauffés et préparés avec soin à demande.  
CLOS: Coin rues St. Charles Borromée et Dorchester, et au Canal, au pied de la rue Guy.  
Une commande est sollicitée.

**GEORGE BRADSHAW & CIE.,**  
MARCHANDS DE BOIS,  
Manufacturiers de Boites, etc.,  
41 rue du Basin, près de la rue McCord.  
Spécialité—Bois pour allumer, \$2.00 le gros voyage.

**HOTEL RIENDEAU**  
La maison par excellence pour les touristes. Balcons et terrasse. Vastes salons, chambres richement meublées. Service de première classe.  
En face de l'Hôtel-de-Ville et du Palais de Justice.  
A quelques pas des bateaux et des gares de chemins de fer.  
58 et 60 Place Jacques-Cartier  
**Jos. Riendeau,**  
Propriétaire.

**IMPRIMERIE** Entre Sanguinet et Ste-Elisabeth  
**PIGEON**  
Téléphone 7121 1786 STE-CATHERINE

A. Valiquette Alf. A. Valiquette  
**AU BON MARCHÉ!**  
MAISON  
**VALIQUETTE & VALIQUETTE**  
Importateurs de  
Nouveautés, Tapis et Prelarts  
La maison de confiance pour les prix honnêtes.  
1883-1885 Notre-Dame  
Tel. Bell 1725 MONTREAL

**L'ABONNEMENT**  
L'abonnement au CANARD est de 50 cts par année, 25 cts pour six mois, strictement payable d'avance. Les timbres de poste sont reçus en paiement.

**REBUS**  
Chefs Chefs E  
Chefs Chefs  
Chefs Chefs  
Chefs  
Mémé  
EXPLICATION DU DERNIER REBUS  
Le dé compte A fait de la pène A J mai.  
Le dé compte a fait de la peine à Jimmy.  
Ont déviné:—Toto, J.-Bte. L. Bénard, Ottawa, Joseph Simonette, Montréal.